

RÉSISTANCE, EXIL ET ÉMIGRATION

GYÖRGY TVERDOTA

Andor Németh en France – la deuxième fois

*Andor Németh in France - the second time. After his first stay in France (with the disastrous end of his years of internment in Noirmoutier, between 1914 and 1919) France remains the most eligible emigration destination for Andor Németh, shortly before the promulgation of the first Jewish laws in April 1939. He settled in Paris with his family; however, they will soon have to flee the Germans. They first stopped in a village in the Massif Central, not far from Lyon (cultural center at that time), then settled in Marseille. This last installation not being of any rest, they were for years withdrawn in Cassis, then fishing village located near the southern metropolis. Towards the end of the war, they lived in Montauban, near Toulouse. After the war returned to Paris, they lived in the capital until 1947, when Andor Németh returned to Hungary. During this time full of danger one thing will not have changed - what Aladár Kuncz repeatedly notes, in his novel *The Black Monastery*, about his friend: "Németh reads". His intense intellectual activity did not stop for a moment. Moreover, he not only read but also wrote. In this respect, his stays in Paris were a clear break. When he was in the French capital, he contacted French intellectuals, published his writings... My paper evaluates this work in emigration.*

Dans la vie littéraire de chaque pays, une place privilégiée est occupée par les géants de la culture nationale, un buste est élevé pour les héros culturels dans le Panthéon du pays en question. Une autre place est assignée, et un autre espace façonné, pour ceux dont le rôle dans la vie culturelle était plus modeste, mais pas moins important pour faire fonctionner les institutions, les organes littéraires et les rédactions des revues, et pour aider les génies dans la réalisation de leurs projets. Andor Németh appartient à cette dernière catégorie des acteurs de la littérature hongroise de la modernité. Ami d'Aladár Kuncz, de Frigyes Karinthy, de Dezső Kosztolányi, de Lajos Kassák, de Tibor Déry, d'Arthur Koestler, et surtout et en premier lieu, ami intime d'Attila József, Andor Németh était un poète, écrivain, traducteur, critique littéraire, esthète, rédacteur : un homme dont l'attribut, le blason pourrait être le livre. « Németh lit », écrit Aladár Kuncz dans *Le Monastère noir* à propos de son ami, interné civil. « Mon père adoptif a pris un livre et nous nous sommes installés à bord du navire qui nous aurait emporté en Afrique du Nord », a raconté Georges Kassai, le fils adoptif de Németh, alors qu'il courait le danger d'un second internement au

cours de la Deuxième Guerre mondiale. Lire partout et toujours, lire, au lieu d'écrire. Ses amis l'ont appelé « Nemirovski », un jeu de mot qui s'appuyait sur le nom d'un auteur russe, mais dont la signification hongroise est : « Celui qui n'écrit pas ». Le livre était le point immuable, fixe pour la pulsion de cramponnement de cet intellectuel névrosé.

Une grande proportion des livres lus par Németh était écrite en français, parce qu'il était un intellectuel hongrois francophone et francophile inébranlable. Je l'affirme avec d'autant plus d'assurance que les Français ont beaucoup fait pour mettre à l'épreuve son attachement à la culture française. Alors qu'il était professeur de français au lycée, il a décidé de passer ses vacances à Paris et d'y prendre contact avec les avant-gardes littéraires, avec Apollinaire qui l'a invité à une soirée à Passy et à qui Németh a voué un culte tout au long de sa vie. Malheureusement, cette aventure a eu lieu au cours de l'été 1914. Après la déclaration de guerre, il a été interné avec beaucoup d'autres Hongrois francophiles, parmi lesquels Aladár Kuncz, mentionné ci-dessus, dans une forteresse de Noirmoutier puis dans les casemates de l'Île d'Yeu. Ce n'est qu'après la fin de la guerre, au printemps 1919, qu'il est libéré du camp. N'ayant pas le droit de travailler, les internés passaient leur temps en compagnie de livres, du matin au soir. Cinq ans de lecture... Et Németh traduisait, parmi d'autres, les poésies de Claudel.

Il serait intéressant de résumer la suite des événements qui démontrent la persévérance avec laquelle Németh est resté solidaire de la culture et la littérature française dans la période entre les deux guerres. Toute personne connaissant sa carrière au cours de cette période ne s'étonnera pas que, juste avant la promulgation de la loi contre les Juifs à Budapest, ayant décidé de quitter la capitale hongroise avec sa famille, il ait acheté des billets de train pour Paris. Il est vrai que l'Autriche et l'Allemagne nazies ou même l'Italie fasciste n'étaient pas des pays qui auraient pu lui servir de refuge mais, ayant appris l'anglais comme troisième langue étrangère, il aurait pu choisir la Grande-Bretagne, les États-Unis ou encore le Canada. Il a fait confiance à la France pour qu'elle soit assez forte pour résister à la pression militaire de l'Allemagne, et aussi pour que les Français les accueillent plus amicalement qu'au début de la Grande Guerre.

L'émigration pose avant tout la question de la survie. S'installer dans un pays étranger, avoir un lieu de séjour, disposer des ressources suffisantes pour assurer les exigences existentielles minimales de la famille, c'est une tâche qui épuise presque toutes les forces d'un chef de famille. Les conditions ainsi assurées pour la vie familiale sont modestes, à quelques exceptions près, et la famille de Németh n'a pas fait exception. Mais d'une part il lui est resté une petite dose de forces intellectuelles qu'il a pu consacrer à la cause de l'esprit et de la littérature, et d'autre part, cette activité lui a fourni des revenus qui pouvaient contribuer à compenser les dépenses nécessaires pour vivre. Leurs conditions de vie sont restées à ce niveau, bas mais suffisant pour rester en France jusqu'en 1947. En parcourant l'activité intellectuelle et littéraire de Németh durant ces années, nous pouvons donc mettre entre parenthèses le côté existentiel, nous

contenter de signaler dans les très grandes lignes les changements dans leur vie, et concentrer notre attention sur le côté intellectuel et esthétique du mode de vie de Németh.

Le premier arrêt fut à Paris, avant l'éclatement de la guerre puis durant la drôle de guerre. Pour Németh, pendant les décennies de la période d'entre les deux guerres, le point d'orientation intellectuel le plus important était La Nouvelle Revue Française. En compagnie d'Albert Gyergyai, il a rencontré à Budapest l'un des collaborateurs de la revue, Robert Aron, et lui a rendu visite juste après son arrivée à Paris au siège de la rédaction, où il a également fait la connaissance de Benjamin Crémieux. Leur aide lui permet aussi d'être accueilli par André Gide. Németh a présenté à l'écrivain français Tibor Déry, son ami, traducteur de son *Retour de l'U.R.S.S.* dont la publication en hongrois lui a valu une peine de prison. Il a également argumenté en faveur de la publication de la traduction de *La phrase inachevée*, le grand roman de Déry, chez Gallimard. Gide a promis de faire des démarches pour la publication, ou au moins de faire paraître quelques chapitres dans La Nouvelle Revue Française et également d'aider Déry à s'installer en France. Mais la guerre met rapidement un frein à la réalisation de ces projets.

Németh n'a pas oublié non plus ses propres intérêts. Il avait parmi ses amis András Pethő, médecin hongrois, émigré lui aussi à Paris, qui devint plus tard le directeur de l'Institut portant son nom, que Németh décrivait comme le « mystérieux Pethő ». « Siffle l'oiseau Pethő », disait sa femme à Németh lorsque, rue d'Arras, le médecin signalait par un sifflement qu'il l'invitait au café. Pethő a proposé à son ami, converti entre temps au catholicisme, d'écrire la biographie d'un missionnaire français, le fameux père Libermann, moine spiritain. Libermann, qui avait fondé une congrégation missionnaire pour l'évangélisation de l'Afrique occidentale, était d'origine juive, a pris la foi chrétienne et est devenu le partisan de l'évangélisation des Noirs et de l'abolitionnisme. Németh, ayant pris contact avec le couvent des Spiritains de la rue Lhomond, a reçu le soutien de l'ordre et a écrit la biographie de cette grande personnalité de l'Église catholique. Écrit en partie en français, en partie en hongrois, le livre n'a pas été terminé, les Németh ayant dû quitter Paris au moment de l'approche de l'armée allemande. Georges Kassai, son fils adoptif, a traduit en français les parties écrites en hongrois et a fait publier le livre des décennies plus tard, aux Éditions de L'Harmattan.

La biographie de Libermann n'est pas seulement le produit de la période catholique de Németh, mais aussi le document de la mode littéraire de ces décennies. Une série de biographies de personnes illustres – hommes politiques, artistes et écrivains – est née dans les années trente. Németh a publié, alors qu'il était encore en Hongrie, plusieurs comptes rendus des livres d'André Maurois, de Stephan Zweig et d'Octave Aubry, il connaissait donc bien les règles de jeu de ce type de biographie romancée. Il a lui-même écrit plusieurs biographies. La meilleure est celle de Marie Thérèse, l'impératrice Habsbourg et reine de Hongrie, mais il a publié également des biographies de Louis Bonaparte et de Metternich, l'illustre homme politique et protagoniste du Congrès de Vienne. Cette dernière biographie a été traduite en français et publiée dans la revue

Marianne. Le traducteur du livre était une personnalité intéressante, un jeune historien, le fils de l'ancien Président de la République française, Louis-Paul Deschanel. Le jeune traducteur est mort avant la publication du livre, sur le front de l'Est, dans les combats contre les nazis. Les efforts intellectuels et littéraires de Németh s'avéraient vains et peu efficaces face à la catastrophe que la France a dû endurer au début de la guerre.

La famille Németh a réussi à quitter la capitale en train, au dernier moment avant l'arrivée des troupes allemandes. Un refuge leur a été offert dans une maison de campagne d'un village du Massif Central, mais ils ne se sentaient pas en sécurité dans cette région et, surtout, Németh ne considérait pas Lyon comme un centre culturel et littéraire qui aurait correspondu à ses intentions ou au moins à ses rêves. Il a trouvé Marseille beaucoup plus intéressante, avec sa vie très animée, avec la rédaction des Cahiers du Sud et avec les intellectuels retirés dans les villes de la Côte d'Azur. Il avait raison. Breton et les surréalistes ont trouvé un asile temporaire dans la ville avant leur embarquement en Amérique, et ils ont continué leur vie publique, maintenant un salon littéraire dans le café Au Brûleur de Loup. Németh était également en relation avec Simone Weil, qui a aussi vécu à Marseille avant de se réfugier en Angleterre. Németh aurait voulu l'interroger sur les questions philosophiques de l'existentialisme mais, après sa découverte du Christ, elle s'était déjà éloignée de la philosophie contemporaine. Il a rencontré Victor Serge, l'ancien communiste devenu trotskiste et qui avait subi l'internement soviétique en Sibérie. Il a aussi repris contact avec une ancienne connaissance, Tristan Tzara, présent également à Marseille. La grande ville française, relativement proche de la frontière espagnole, a rendu possible à Németh de reprendre contact avec les émigrés hongrois vivant en Espagne. Un vieil ami, le psychanalyste Olivier Brachfeld, a fait traduire les livres de Németh en espagnol et les a fait publier à Barcelone.

Marseille avait tous ces avantages, mais Németh s'est avisé de ce que la grande ville, avec son port fréquenté, avec les réfugiés et les contrôles réguliers, recelait beaucoup de dangers de la part des autorités de l'État de Vichy, de la police et des Allemands. Grâce à l'intervention de Ladislav Gara, lui aussi réfugié, la famille s'est installée à Cassis, petit village de pêcheurs proche de Marseille. C'est ici que Németh a accueilli François Fejtő et qu'il a rencontré une jeune femme, Marthe Robert, future spécialiste de Franz Kafka.

Leur discussion menée à Cassis signale que le projet de la rédaction d'un livre sur l'écrivain tchèque l'a préoccupé depuis le début des années quarante. Il mentionne déjà Kafka au début des années vingt, mais il a connu ses romans à Budapest, dans les années trente, et il a publié son *Devant la loi* et *Le jugement* dans une anthologie. Le travail sur le manuscrit (écrit d'ailleurs en allemand) de son livre intitulé *Kafka ou le mystère juif* a débuté à Cassis, mais il l'a continué à Montauban et terminé à Paris. Il a trouvé un traducteur, un Hongrois germanophone, Victor Hintz, qui a mis au point la variante française. Il l'a publié assez tardivement, dans la maison d'édition Jean Vigneau juste avant son retour définitif en Hongrie, en 1947.

Une autre grande entreprise menée par Németh lors de son séjour à Cassis est son livre sur son ami de Budapest, le grand poète hongrois Attila József, mort jeune en 1937. Le texte a été écrit, bien sûr, en hongrois. Les habitués du Café André, au petit port de Cassis, interrogeaient régulièrement l'auteur, curieux de savoir où il en était de la rédaction de son livre. C'était d'autant plus le cas que Ladislas Gara et un traducteur qui appartenait au cercle de la NRF, Marcel Lallemand, comptaient parmi ces habitués. Ces trois personnes dévouées à Attila József ont, parallèlement à la petite monographie de Németh, entrepris la traduction des poèmes du poète hongrois en français. Le résultat de leur travail, un volume de poèmes d'Attila József traduits par Marcel Lallemand, a été publié à la fin de la guerre. Le manuscrit du livre de Németh est arrivé à Budapest, grâce au service postal qui a bien fonctionné entre la France de Vichy et la Hongrie, et le livre intitulé *József Attila* a paru en 1944 aux éditions Cserépfalvi, à Budapest.

Németh, le soi-disant « Nemirovszky » travaillait parallèlement à un livre qui n'a jamais été achevé. Au centre de ce manuscrit s'élève la figure d'André Gide. On trouve autour de lui Claudel, Jacques Rivière, Alain-Fournier et, bien sûr, Marcel Proust. Tous appartiennent à la première période de l'histoire de la NRF. Il est dommage que le livre, abondamment illustré par la correspondance des écrivains énumérés, n'ait pas été terminé et publié. Cela aurait donné un regard hongrois sur les processus de l'histoire littéraire française du début du XX^e siècle.

Comme je l'ai déjà signalé à propos de Simone Weil, Németh a commencé à étudier la nouvelle tendance philosophique des dernières années : l'existentialisme de Sartre, de Camus, et ce qui lui répondait dans la philosophie allemande, surtout les théories de Heidegger. Mais il faut y ajouter les noms des philosophes russes émigrés, Berdiaieff et Chestoff, de même que Gabriel Marcel, Brice Parain, Georges Bataille, Merleau-Ponty, jusqu'à Jean Wahl. Pour son interprétation de Kafka, il a mis à profit ses connaissances sur l'existentialisme de même que sur les doctrines de la psychanalyse. Nous devons à cette curiosité philosophique un ensemble de manuscrits, écrits en trois langues (hongrois, français et allemand), sur les questions soulevées par la philosophie existentialiste. Ce corps de textes assez épais appartient aussi aux œuvres inachevées de Németh, commencées à Cassis et abandonnées brusquement au moment du retour dans son pays natal.

La famille, toujours établie à Cassis au moment du débarquement allié, a décidé de quitter Cassis et de rechercher une région plus paisible afin d'échapper aux activités de contrôle nazies qui ont accompagné les événements orageux en Normandie. Ils se sont installés à Montauban, ville proche de Toulouse qu'ils fréquentaient régulièrement et qu'ils ont trouvée remplie d'émigrés espagnols républicains ainsi que d'émigrés hongrois d'origine juive. Après la libération, ils sont rentrés à Paris au premier moment possible.

Dans la capitale française, le temps est venu de peser le pour et le contre entre rester en France et retourner définitivement en Hongrie. Budapest à cette époque avait besoin d'intellectuels de gauche prêts à effectuer le tournant culturel du pays. Les sociaux-démocrates, les libéraux et les communistes ont également compté sur lui. Un travail de

séduction a débuté avec la promesse de le nommer rédacteur en chef des journaux littéraires, et plusieurs postes dirigeants lui ont été proposés. Pénétrer dans les milieux internes de l'élite intellectuelle française lui semblait très difficile et très risqué. Une seule personne a essayé de le détourner du retour au pays, son vieil ami, Arthur Koestler, devenu entre-temps anticommuniste et qui fit tout pour retenir son ami de ce pas fatal. Németh n'a pas obéi à cette mise en garde amicale. La décision qu'il a prise a été plutôt positive pour nous, les Hongrois, puisque nous nous sommes en conséquence trouvés enrichis d'une deuxième monographie sur Attila József ainsi, entre autres, que de plusieurs essais, par exemple sur *La phrase inachevée* de Déry. Mais ce choix s'est avéré plutôt funeste pour Németh lui-même. Nommé à la tête de la revue Csillag (Étoile), première revue littéraire communiste, il a dû démissionner assez tôt de sa fonction et a été mis de côté par les autorités, comme un intellectuel bourgeois suspect. Par contre, son aventure d'émigration en France, était une décision heureuse qui – malgré les vicissitudes – a rendu possible une activité fructueuse dans le domaine de la culture.

Bibliographie

- TVERDOTA György (1991), « Németh Andor és Bécs [Andor Németh et Vienne] », in *A magyar nyelv és kultúra a Duna völgyében : A II. Nemzetközi Hungarológiai Kongresszuson, Bécs, 1986. szeptember 1-5., elhangzott előadások 2. Kapcsolatok és kölcsönhatások a 19-20. század fordulóján* (Jankovics József et al. eds.), Budapest, Nemzetközi Magyar Filológiai Társaság, p. 716-721.
- TVERDOTA György (2001), « Andor Németh et l'existentialisme français », in *Mille ans de contacts : relations franco-hongroises de l'an mil à nos jours : actes du colloque millénaire organisé par le Département de français de l'École supérieure Dániel Berzsenyi, Szombathely, les 18-19 avril 2000*, textes réunis par Marie Payet et Ferenc Tóth, Szombathely, Dép. français de l'École supérieure D. Berzsenyi, p. 213-224.
- TVERDOTA György (2001), « Németh Andor és a francia egzisztencializmus [Andor Németh et l'existentialisme français] », *Literatura*, No. 2-3, p. 309-319.
- TVERDOTA György (2002), « François Mauriac et László Németh - Analyse comparative du Thérèse Desqueyroux et de Une Possédée », in *Hungarian studies*, vol. 16, No. 2, p. 285-295.
- TVERDOTA György (éd.) (2004), *A kékpúpú teve hátán : Németh Andor idézése* [Sur le dos du chameau à bosses bleues : évocation d'Andor Németh], Budapest, Új Világ Antonin Liehm Alapítvány (Európai kulturális füzetek 14-15.)
- TVERDOTA György (2006), « Le babélisme dans l'oeuvre d'Andor Németh », in *Prisonnier de sa langue, libre dans sa langue : colloque org. par le Centre interuniversitaire d'études françaises (Université Eötvös Loránd de Budapest) en collab. avec l'Institut d'études littéraires de l'Académie des sciences de Hongrie du 5*

au 6 mai 2003, textes réunis par Yann Foucault et Judit Karafiáth, Budapest, Universitas, p. 187-195.

TVERDOTA György (2008), « Németh Andor Bukarestben [Andor Németh à Bucarest] », in *Idő(m)értékek, kontextusok: írások Molnár Szabolcs 65. Születésnapjára* (Bányai Éva éd.), Szonda Szabolcs, Bukarest–Sepsiszentgyörgy, RHT K., p. 67-74.

TVERDOTA György (2009-2010), *Németh Andor*, Budapest, Balassi.

GYÖRGY TVERDOTA

Budapest

Courriel : tverdota@yandex.ru